Jeanne Brody, ed., *La Rue*

Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005, 314 p., bibl. (« Socio-logiques »).

Noël Jouenne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2585>

DOI : 10.4000/lhomme.2585

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 244-246

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Noël Jouenne, « Jeanne Brody, ed., *La Rue* », *L'Homme* [En ligne], 180 | 2006, mis en ligne le 25 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2585> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2585>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jeanne Brody, ed., *La Rue*

Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005, 314 p., bibl. (« Socio-logiques »).

Noël Jouenne

- 1 CETTE publication, dirigée par Jeanne Brody, est le résultat d'un colloque qui s'est tenu en novembre 2000 à Toulouse. Elle rassemble dix-huit contributions, réparties en cinq thèmes, de manière à donner une cohérence sensible. Le livre présente un éventail de réflexions et de pensées qui ne sont pas toujours à la hauteur des attentes, mais son grand mérite reste la restitution de ce colloque. L'ethnologie n'est pas au centre du livre même si elle y est très présente. Par conséquent, un certain parti pris anime ce compte rendu.
- 2 Les tournures les plus incertaines relèvent d'essayistes comme Jean-Loup Gourdon ou Samuel Bordreuil qui, l'un et l'autre, repensent le territoire de la rue sans l'apport de la discipline ethnologique. Cela donne quelques formulations malheureuses dont on se serait bien passé, mais offre cette pluralité d'expressions qui donne à ce livre un contenu manifeste. Ainsi, Jean-Loup Gourdon énonce que « parce que la rue est un espace traversé d'étrangers, à aucun moment il ne peut devenir un espace commun à un seul groupe, encore moins un espace collectif » (p. 24). Cette assertion, aussi séduisante qu'elle puisse paraître, ne tient pas une minute face à l'observation ethnologique en milieu urbain. Si la rue appartient à tous, tous n'y ont pas accès de la même manière, certains y étant évincés. Cela renvoie à la question de la citoyenneté et des droits fondamentaux souvent bafoués lorsqu'il s'agit des populations marginales. Et que penser alors du travail de Jeanne Brody sur le quartier de la rue des Rosiers¹ ? Plus troublante est cette formulation : « les qualités de n'importe quel espace public, y compris celui de la rue, sont menacées et précaires s'il est délaissé par l'action municipale, livré à l'impéritie dans le domaine de la circulation urbaine, privé de la présence et de la surveillance d'une police urbaine » (p. 25). On ne peut laisser dire cela sans penser aux nombreux mécanismes d'autorégulation qui font de l'espace public un lieu où fort heureusement nous pouvons, la plupart du temps, nous passer de la présence d'une police urbaine.

- 3 Place est donc faite à l'ouverture et aux discussions. Dans une veine similaire, Samuel Bordreuil exerce son talent d'une manière peu convaincante là aussi. L'impression qui s'en dégage nous incite à nous demander, d'une manière un peu ironique, si l'auteur est déjà aller dans une rue. En effet, le seul exemple à caractère ethnographique lui permettant d'argumenter sur le fait que la rue est une rue est emprunté... au café ! Cela montre combien il est compliqué de tenter la généralisation puisque la rue n'existe que sous des formes multiples. Derrière des formulations creuses comme « la ville est promesse de relations » (p. 242), l'auteur se retranche dans une prose que l'on aura vite fait d'oublier. Ce manque de distanciation ethnologique est compensé par le reste des contributions et, en tout dernier lieu, par la postface que nous livre Colette Pétonnet.
- 4 Personne n'aborde la rue comme un espace liminaire, lieu de relégation d'une population de gens « à la rue », pas même Jean-François Laé. Or, « être à la rue » signifie être en marge de la cité et du droit de cité.
- 5 Jean-François Laé nous parle d'« entrer dans la rue » comme d'autres entrent au couvent, et nous livre dans un extrait un « fragment autobiographique », sans jamais s'interroger sur la valeur épistémologique de son recueil. L'auteur décentre son propos sur celui du corps de l'homme à la rue, dans ce faire corps avec la rue et témoigne d'une emphase poétique qui, si elle n'ajoute rien à l'étude du vagabondage, apporte cette joie récréative et littéraire que procurent parfois les intervenants. Il faut ici pointer l'absence de références à des auteurs pourtant pertinents, comme Patrick Gaboriau, qui a contribué, dans un essai sur le trottoir à cette compréhension de la rue, lorsqu'il soulignait que « le trottoir est un objet culturel »². Le décentrement de l'ethnologue porte ici tous ses fruits : « un objet banal, le trottoir, s'inscrit en réalité dans un contexte technique, social, culturel, historique sans lequel il ne saurait exister et sans lequel nous ne saurions nous sentir “chez nous” »³. Et Patrick Gaboriau ajoute plus loin : « le trottoir implique la chaussure »⁴. À sa manière, Jean Rémy répond à ce propos dans une argumentation qui rapproche les « lieux d'urbanité » des formes urbaines dévolues à l'architecture. Nous en reparlerons plus bas.
- 6 Évidemment, il n'est pas question pour nous de résumer chaque contribution, Jeanne Brody s'étant livrée à cet exercice dans une introduction très détaillée où elle aborde point par point les différentes composantes de cet ouvrage. Outre l'inclassable contribution de Jean-Loup Gourdon dont nous avons suffisamment parlé, le reste du livre est divisé en quatre grands thèmes, chacun qualifiant la rue comme espace historique et politique, urbain, de transaction et de sociabilité. Renouant avec une approche pluridisciplinaire, les auteurs se partagent la tâche de rendre compréhensible ce morceau d'espace public. Par exemple, Laurence Roulleau-Berger intervient sur la question des peurs sociales et des solidarités. En quelques pages (de 91 à 99), on est surpris par la densité de son propos. Elle y pose une analyse en termes de rapport de domination sociale entre riches et pauvres, pour montrer que « la rue permet de comprendre comment se reflètent les incertitudes et les peurs des citoyens dans une démocratie abîmée par les chômages, les pauvretés et les discriminations » (p. 98). Le titre de son article est mot pour mot celui de son ouvrage publié en 2004. L'auteur nous en offre ici un résumé convaincant.
- 7 À côté d'articles qui participent davantage à la coloration du livre, nous trouvons des textes qui rehaussent l'ensemble par leur intelligence et leurs connaissances. Celui de Jean Rémy illustre parfaitement cette impression tout comme la contribution de Laurence Roulleau-Berger évoquée précédemment. L'auteur, reconnu dans le domaine

de la sociologie urbaine, traite d'une étude de cas qu'il a pu suivre durant les trente-cinq dernières années à Louvain-la-Neuve, près de Bruxelles. Cette ville universitaire a été pensée, et repensée en fonction des éléments recueillis tout au long de son histoire et de sa construction. Comment construire une nouvelle urbanité dans laquelle l'expression citoyenne pourrait s'articuler avec une territorialité partagée ? L'espace public est ici analysé du point de vue de l'architecture et des politiques sociales. Un éventail de concepts vient renforcer l'argumentation dans cette sorte de recherche appliquée qui devient nécessairement une recherche impliquée. De nouveaux concepts sont proposés, comme celui de réseau aréolaire, qui témoigne d'une volonté d'approfondir les connaissances et non pas de simplement gloser.

- 8 Les notions de citoyenneté ou d'identité reviennent à plusieurs reprises dans des textes qui se complètent dans la partie consacrée à l'espace urbain. Ainsi ceux de Daniel Filâtre et de Danielle Provansal illustrent des travaux de recherche menés respectivement sur les villes universitaires et sur Barcelone. S'appuyant sur son expérience urbaine, Annie Benveniste présente une réflexion sur l'architecture moderne, avec pour références Le Corbusier, Foucault ou Perec. L'auteur montre dans deux exemples pris en région parisienne comment l'usage et la continuité se forment chez les habitants des grands ensembles, malgré les interventions malheureuses des architectes qui imposent leur vision sans prendre en compte celle des premiers intéressés. L'absence de rues – qui est à mon sens davantage une absence de trottoirs – est contrecarrée par une recomposition des espaces. Ce travail montre à l'évidence tout l'intérêt d'une démarche ethnographique où, à regarder de trop loin, l'on n'aperçoit que son propre reflet.
- 9 Enfin, la parole est donnée à Colette Pétonnet, illustre fondatrice de l'anthropologie urbaine en France, aux côtés de Jacques Gutwirth. On lui doit notamment un article de fond sur la question du mouvement continu de ce flux humain qu'est la foule dans la ville⁵. Les auteurs du présent livre ne s'y réfèrent d'ailleurs pas, et c'est bien dommage. Colette Pétonnet nous offre une synthèse du colloque en reprenant point par point les éléments les plus marquants des interventions pour les mettre en lumière à partir de son expérience et de sa propre réflexion. Quelle leçon d'intelligence ! L'auteur affirme sans ambages que « la rue ne peut pas être une forme urbaine désuète » car, poursuit-elle, « la rue est un passage à l'usage de tous » (p. 298). Elle rappelle toutes ses qualités, souvent paradoxales, que l'on a pu approcher dans la diversité des articles de cet ouvrage. « La rue est passionnante » (p. 305) résume bien la teneur de ce livre qui, loin d'en clôturer la vision est au contraire un appel à recueillir de nouvelles données car la rue se transforme. Elle est vivante.

NOTES

1.. Jeanne Brody, « Le quartier de la rue des Rosiers ou l'histoire d'un cheminement », in Jacques Gutwirth & Colette Pétonnet, eds, *Chemins de la ville : enquêtes ethnologiques*, Paris, Éd. du CTHS, 1987 : 85-102.

- 2.. Patrick Gaboriau, *La Civilisation du trottoir*, Paris, Austral, 1995 : 99.
- 3.. *Ibid.* : 101.
- 4.. *Ibid.* : 111.
- 5.. Colette Pétonnet écrivait déjà en 1987 que « la rue appartient à tout le monde » (cf. : « Variation sur le bruit sourd d'un mouvement continu », *Chemins de la ville...*, *op. cit.* : 247-258).